

## La peur et le courage dans l'œuvre romanesque de Monique Bosco

*Rebecca Atkinson-Morris*

Dalhousie University

*[Fear plays a crucial role in the novels of Quebec author Monique Bosco. Transmitted across generations and spreading through society like a disease, the fears which haunt the majority of Bosco's characters affect them physically, emotionally and mentally. While some few characters escape the poisoning influence of this emotion, a lack of fear brings its own dangers. In this article, I analyse some of the major sources and effects of fear in Bosco's novels, as well as examining the fates of her characters who are blessed, or cursed, with fearlessness.]*

### L'absence de la peur

*Elle croyait savoir jouer aux jeux de société.  
Elle espérait vivre, à son rythme, à son  
heure. On lui a fait entendre raison<sup>1</sup>.*

Comme nous venons de le voir, à peu près tout personnage dans l'œuvre romanesque de Bosco souffre de la peur. L'omniprésence de cette émotion rend même plus extraordinaires ceux qui ne semblent jamais ressentir de peur, car ils présentent un contraste frappant avec les personnages principaux de Bosco. Ces personnages, qui sont inmanquablement de jeunes femmes, se divisent en deux groupes: celles qui représentent une normalité qui met en valeur la peur démesurée des personnages principaux de Bosco, et celles qui sont punies pour l'audace de leur manque de peur dans un monde forcément dangereux<sup>2</sup>.

L'apparence d'une jeune femme sans peur semble incongrue dans un roman de Bosco, où la plupart des protagonistes sont des femmes hantées sans relâche par la crainte et l'angoisse. En effet, ces jeunes femmes représentent une normalité hors de la portée de la majorité des personnages, comme l'indique l'admiration envieuse de Minerve:

Comme elles sont loin de moi,  
 Ces belles filles rieuses et épanouies.  
 Rien ne leur fait peur.  
 Nul ne les effarouche, ne les fascine.  
 Je n'en finis pas d'admirer  
 la liberté de chacun de leurs gestes (PZ 173).

Ne pouvant imaginer une vie sans peur, Minerve idolâtre les femmes 'normales' qu'elle observe de loin. Sara Sage partage l'admiration de Minerve pour ces femmes incompréhensiblement confiantes: «Je n'ai pas su ni cherché à vouloir ce que 'veulent les vraies femmes'. Je les admire de loin, avec une admiration sans borne et une certaine terreur sacrée» (SS 114-15).

La narratrice de *Mea culpa* fait écho à l'émerveillement de Minerve et de Sara, se disant que «[l]es autres ne ressentent pas, avec le même acharnement, cette peur [...] Les autres me paraissent plus courageux, disciplinés, plus raisonnables que moi» (MC 8). Les personnages de Bosco, angoissés et peureux, sont éblouis par l'absence de peur chez la jeune femme 'normale'.

Le type de la jeune femme sans peur dans l'œuvre romanesque de Bosco est Elizabeth, jeune sœur de Rachel dans *Un amour maladroit*. Elizabeth, une Rachel sans peur, sert de contraste à sa sœur aînée:

Pour elle, les chemins sont précis, conquis, et elle y avance du bon pas, flanquée de sa sœur, qu'elle émerveille et déconcerte à la fois par son impétuosité, son audace et sa sincérité. Elizabeth ne s'embarrasse ni de principes ni de frayeurs<sup>3</sup>.

Elizabeth ne partage pas les peurs de Rachel, et celle-ci ne comprend point l'audace de sa sœur cadette qui ne semble rien craindre. A l'école, où Rachel est réduite au silence par sa timidité écrasante, Elizabeth n'hésite pas à se faire de nouvelles amies, «gaies et joyeuses comme elle» (AM 36). Écoutant les histoires fantastiques inventées par Elizabeth pour expliquer l'absence de leur père, Rachel craint le moment où ses pairs se rendront compte qu'elle invente tout : «Ravie et émerveillée, inquiète aussi par ce flagrant amas de mensonges, je ne pouvais m'empêcher de craindre l'heure de sa perte» (AM 37). Ne partageant rien de la honte de Rachel pour leur pauvreté et leur famille non traditionnelle, Elizabeth grandit heureuse et normale, entourée

d'amies. Rachel, pleine d'admiration, décrit ainsi sa sœur: «Elizabeth semblait ne rien trouver d'extraordinaire à notre mode d'existence et ne craignait point d'amener, de temps à autre, les petites amies de son choix à la maison» (AM 42). Pendant les longues années de la guerre, Rachel note avec étonnement que sa sœur ne perd rien de sa joie de vivre : «je remarquai un changement dans le ton général de la maison. Seule Elizabeth demeurait la même» (AM 78). Tandis que Rachel sombre dans une dépression nourrie par sa crise identitaire, son aliénation et sa claustrophobie, Elizabeth continue à vivre une vie presque normale; elle «est trop saine pour renoncer à vivre. Elle continue d'aider sa sœur de toutes ses forces, mais sa nature riche et ferme l'oriente vers les points lumineux de son horizon, la dérobe aux culs-de-sac»<sup>4</sup>. Après la guerre, en contraste avec sa sœur aînée hantée par ses expériences:

Elizabeth tombait amoureuse du fils des voisins. C'était un jeune étudiant en médecine, blond et insignifiant, d'humeur paisible et égale. Ils se marièrent donc. Elizabeth présentait tous les signes apparents du bonheur et je n'osais pas trop la questionner (AM 113).

La bonne volonté d'Elizabeth de trouver le bonheur dans l'amour et le mariage la sépare à jamais de Rachel, qui ne peut comprendre ni l'absence de peur ni la simple normalité de sa sœur cadette:

Elle n'était donc plus mon double et ma sœur, cette fille qui n'aspirait qu'à cet anéantissement méprisable [de l'amour]. Loin d'en sortir annihilée ou détruite, elle semblait puiser une recrudescence de force épanouie dans ces aventures que l'on m'avait décrites comme mortelles pour la paix de l'âme et l'intégrité du corps (AM 197).

Bien qu'elles viennent de la même famille et aient eu une enfance semblable, Rachel et Elizabeth auront des destins qui divergent radicalement<sup>5</sup>.

Dans *La femme de Loth*, Hélène connaîtra également une fille sans peur qui servira de contraste à la narratrice angoissée et timide<sup>6</sup>:

Bien qu'Hélène n'ait pas de petite sœur qui puisse lui servir, comme Elizabeth auprès de Rachel, de double positif, son amie intime, Danielle Guillaume, couventine aussi, assume auprès d'elle une fonction identique<sup>7</sup>. Hélène est éblouie par cette fille confiante et ouverte qui ne connaît pas la peur et la prend en amitié lorsqu'elle

arrive à l'école: «Déjà, à cette époque, Danielle était mon amie. Je la jugeais brillante de beauté et d'intelligence. J'admirais ses révoltes envers les "folles de bonnes sœurs" comme elle les appelait, à douze ans» (FL 71). Danielle tente de changer son amie peureuse: ainsi, Hélène raconte que «Danielle [lui] reprochait [s]on excessive docilité» (FL 73), et qu'elle «semblait s'être juré de [lui] faire "reprendre confiance en [s]oi"» (FL 81).

Quand les parents d'Hélène meurent dans un accident d'auto, Danielle et sa famille l'accueillent et l'aident à reconstruire sa vie, mais Danielle ne comprendra jamais l'isolement émotionnel de son amie intime. Selon Danielle, les amis intellectuels qu'Hélène se fait à l'université sont «sales, négligés et prétentieux par-dessus le marché [...] Des snobs paresseux» (FL 109-10). De son côté, Hélène se sent incompatible avec les copains chic de son amie, « [t]irés à quatre épingles, blazer marine, décoré du blason de l'Alma Mater, jupe ou culotte grise, impeccable, et une blouse ou chemise blanche, éclatante» (FL 110). Les amies commencent à se détacher l'une de l'autre; pendant qu'Hélène lit Sartre et sort avec son groupe d'amis cérébraux et factieux, «Danielle sortait "sérieusement". Avec un étudiant en droit de troisième année, "un des as de sa promotion". [Les amies n'ont] plus grand-chose en commun» (FL 114-15). Malgré leurs différences, les jeunes femmes essaient de rester amies, et Danielle tente de transformer Hélène en une fille 'normale', lui conseillant de cacher ses réussites scolaires car «[c]e n'est pas la meilleure façon d'être populaire» (FL 133), et de ne plus sortir avec Claude : «Elle détestait Claude et fit tout pour m'en détacher. Il lui retournait son antipathie. Il la trouvait "quelconque, bête et vulgaire". Elle le jugeait "déséquilibré, sournois, affecté"» (FL 159-60). Lorsqu'Hélène devient réceptionniste sous-payée et surchargée de travail à un poste de radio, Danielle pousse son amie à améliorer sa situation: «Ils t'exploitent, se révoltait Danielle, ils abusent de la situation. Demande à faire du micro. Ils seront obligés de te payer en conséquence» (FL 175). Enfin, les vies différentes des deux amies les séparent définitivement; Hélène continue sa vie d'étudiante pauvre, angoissée et seule, et Danielle se marie. Comme Rachel et sa sœur cadette, Hélène et Danielle suivent des itinéraires très différents: tandis qu'Hélène, angoissée, se pose des questions existentielles, son amie trouve le bonheur dans le mariage et dans une vie traditionnelle.

Danielle et Elizabeth, qui se ressemblent tant, ne sont pas les uniques jeunes femmes sans peur dans l'œuvre de Bosco, mais elles seront les seules à trouver des destins traditionnels et heureux. Les autres filles sans peur auront des sorts tragiques ou mystérieux et, ne pouvant s'intégrer dans leur milieu social traditionnel, elles s'évaderont dans la mort, ou ailleurs, loin de leurs familles étouffantes.

Dans *Les infusoires*, deux des personnages principaux connaissent de jeunes femmes qui semblent être sans peur et qui finissent toutes deux par mourir. Carole Brown, élevée dans un quartier anglophone, se souvient de Janet Murray, une jeune voisine à qui Carole s'était identifiée:

Longtemps, elle l'avait admirée en secret pour une certaine qualité de grâce et d'assurance, une aisance dans la démarche, une liberté dans le regard. Avec joie, elle découvrit un jour un jeune homme, fort beau, à son côté. Puis il disparut; mais Carole continua d'apercevoir la jeune fille, manifestement enceinte (I 111).

Pendant que les femmes du quartier s'emploient à critiquer la conduite 'immorale' de Janet, Carole continue à l'admirer pour son audace et son indépendance: «Il lui semblait que, malgré tout, cet enfant [de Janet] aurait encore de la chance puisqu'il naîtrait d'une mère semblable» (I 111). Un jour, s'inquiétant de l'absence de sa voisine, Carole demande à ses parents des nouvelles de celle-ci. Brutalement, sa mère lui annonce le sort de Janet Murray:

«Janet s'est suicidée il y a quelques jours. Voilà ce qui arrive quand on brave le scandale» (I 112). Janet, poursuivant ses désirs d'une manière libre et heureuse, ne s'était pas attendue à l'ostracisme qui l'avait frappée lors de sa grossesse, et n'avait pas eu la force de vivre sous tant de pression sociale. Pour Carole, qui avait tellement admiré sa voisine indépendante, [c]ette mort sonnait le glas de toutes ses espérances. Si Janet avait été réduite à merci par des forces dont Carole avait toujours redouté le pouvoir, il était bien évident que toute lutte devenait inutile. On parlait d'avance battue, vaincue (I 113).

Ne partageant point les préjugés de ses voisins, Carole pleure la mort «de cette fille si jeune, en pleine apogée de beauté, de révolte et d'amour» (I 114), et s'aperçoit tristement de l'inutilité de la rébellion contre l'ordre des choses<sup>8</sup>.

Alain Deschênes, autre personnage principal dans *Les infusoires*, se souvient lui aussi d'une fille sans peur, sa sœur cadette, France, qui n'a pas su survivre dans une société hostile. Un vrai petit garçon manqué, France n'a jamais manifesté de peur, ce qui l'a éloignée fatalement de sa mère froide et de son frère timide :

Un jour, la coupure s'était faite, irrévocable [... Alain] revoyait la scène. Son père la soulevait en l'air, brusquement, puis la laissait retomber. Au lieu de crier, de manière aiguë, comme il l'aurait fait en des circonstances analogues, sa sœur poussait de grands cris de joie. Et le petit Alain d'alors, à côté de sa mère, [...] avait compris en un éclair que les jeux étaient faits. Désormais, ils se tiendraient toujours ainsi, sa mère et lui, face à cet homme et à cette petite fille intrépide et casse-cou qui ne connaissait pas la peur (I 31).

Cette «petite fille pleine de feu, qui riait de si grand cœur à l'air et au soleil» (I 32), grandit vite, devenant «une adolescente empêtrée et lourde, au teint plombé, malhabile et malheureuse» (I 39). Comme son père ne s'intéresse plus à sa fille si gauche, France se retrouve isolée à la maison comme à l'école, où elle n'a pas réussi à se faire des amis. Confuse, la jeune fille cherche l'affection de Juliette, sa mère:

Cette désertion de son père surprit donc France au moment où elle était à l'apogée de "l'âge ingrat" et en plein désarroi. Aussi, elle se tourna avec véhémence vers sa mère, dont elle tentait depuis quelque temps d'imiter maladroitement la tenue et les manières (I 40).

Femme froide et cruelle, la mère de France choisit pour sa fille des «robes bêtes et laides» (I 41), lui ôtant par malice toute dignité et toute beauté : «Plus rien ne subsistait de l'amazone d'hier. Empêtrée dans les volants et les fausses crinolines, raide et gênée, [France] avait l'air d'une campagnarde endimanchée» (I 41). Lorsque France trouve une seule amie, Alain s'efforce de la séduire avec l'encouragement de Juliette: «Madeleine s'enticha de lui. Désormais, elle se trouvait toujours sur sa route, se montrant de plus en plus tendre» (I 42). Quand l'amitié de France et de Madeleine s'effondre, Alain abandonne l'ancienne amie de sa sœur : «Le but étant atteint, Madeleine se vit bientôt bannie de leur entourage tandis que le vide se reformait autour de France» (I 43). Isolée, déprimée, France meurt à l'âge de dix-huit dans un accident d'auto, accident qu'Alain soupçonne d'avoir été un suicide:

Certes, la voiture roulait vite et la route était glissante, mais il connaissait la rapidité, la sûreté des réflexes de sa sœur. Même si la version de l'accident paraissait irréfutablement prouvée, il lui semblait étrange qu'elle se fût tuée sur cette route dont elle connaissait les moindres détours (I 43).

Repoussée par sa famille et abandonnée de son unique amie, la fille sensible a été détruite par une mère qui «ne lui fera même pas l'offrande d'un instant de doute, d'une seconde de silence»<sup>9</sup>. Quant à Alain, il comprend après la mort de sa sœur de laquelle elle «avait essayé, à diverses reprises, de se rapprocher de lui, tenté de lui montrer la voie qui conduisait à une certaine sorte de bonheur épanoui» (I 44); écrasée par sa vie triste et isolée, France avait cherché l'appui et la compagnie de son frère impassible. Après la mort de France, Alain est tourmenté par la culpabilité et les regrets d'avoir joué un rôle tellement nuisible dans la vie de sa sœur: «Il savait maintenant qu'à la mort de sa sœur il avait perdu sa dernière chance de devenir autre» (I 44).

Dans Charles Lévy, m.d., la jumelle du protagoniste sert de contraste à son frère timide. Sarah Lévy ne ressent aucune peur, bien qu'elle effraie souvent son frère:

Sarah, souviens-toi de nos premiers jeux. Tu mimais, à la perfection, tous les ravages de l'âge, de la douleur, de la folie. Parfois, tu prolongeais tes incarnations jusqu'au malaise. Je mourais de peur, sans te le dire. Tes cris déchirants me glaçaient d'effroi (CL 28).

Se moquant des réprimandes maternelles pour son audace, Sarah «riai[t] vraiment. Sans peur. “Je mourrai jeune”» (CL 28). Sarah, «fille de toutes les exubérances et folies» (CL 60), s'amuse à tourmenter les garçons orthodoxes de la yeshiva: «Elle les suivait, dans la rue, les devançait parfois, sur le trottoir. Elle se dandinait, devant eux, relevant sa jupe le plus haut qu'elle pouvait. “Regardez. La voilà la femme que vous méprisez”»<sup>10</sup> (CL 44-45). Sans peur ni pudeur, la jeune Sarah séduira son propre jumeau pour satisfaire sa curiosité sexuelle, inspirant chez lui une passion incestueuse qui durera toute sa vie. Avec honte et plaisir, Charles se souvient des 'jeux' de leur enfance: «Pourquoi cela serait-il mal? Si la Bible n'en parle pas, c'est que ce n'est pas interdit. A mon tour, je me mets à caresser Sarah» (CL 81). Après que leur mère interrompt leur

expérience sexuelle, Sarah se détourne de son frère, méprisant sa docilité et cherchant de nouveaux amis, plus âgés et plus risqués. Le jeune Charles se plaint: «Sarah ne me voit ni ne m'entend. Tout le monde l'amuse plus que moi, à présent. Les filles, de grands garçons, avec des voix qui muent, des pantalons trop longs et des cravates grotesques. Sarah, ma sœur, je t'ai perdue» (CL 89). En effet, Sarah disparaîtra de la vie de son jumeau, ne laissant aucune trace: «Douce sœur. Elle est morte, elle, morte pour nous. Echappée à jamais» (CL 11). Ayant tenté de reproduire son ardeur pour sa sœur avec sa maîtresse, Charles compare ces deux femmes sensuelles: «Marthe-Marie te ressemblait. Aussi folle et douce et chaude que tu le fus, autrefois» (CL 47). Mourant, Charles se demande si sa jumelle est encore en vie: «Es-tu morte, aujourd'hui? Moi, ton jumeau, ton préféré, ton confident, je ne le sens pas dans chacune de mes fibres. Si tu t'étais tuée, il me semble que je l'aurais pressenti, que j'aurais su t'arrêter» (CL 28). Sarah a-t-elle réalisé sa propre prédiction de mourir jeune? La fin approchant, Charles croit sentir l'accueil de sa sœur au monde des morts:

Sarah est venue.  
 J'ai senti sa main sur ma joue.  
 Et ce grand éclat de rire.  
 Elle m'attend sans doute, depuis longtemps déjà (CL 135).

Sarah, cette fille sans peur qui ensorcelle son propre frère, disparaît sans trace du récit de Charles Lévy, m.d., comme de la vie du protagoniste angoissé.

Comme Sarah Lévy, Isabelle Battiferi se montre audacieuse et énigmatique et se laisse envoyer en France par sa grand-mère inquiète. Fille unique de parents riches, Isabelle alarme à la fois Marie, sa mère, qui ne peut supporter «[c]ette entente, pudique, entre [Cesare et Isabelle], cette assurance qu'elle occupait la place centrale dans sa vie» (JSF 14), et Cesare, qu'elle tourmente en ramenant chez eux «des garçons insolites, ceux qu'il hait rien qu'à les voir, trop sûrs d'eux dans leurs vêtements collants, obscènes» (JSF 31). Isabelle essaie tout, les «drogues douces ou dures, alcools frelatés, champignons hallucinogènes» (JSF 30) de même que des «fils de riches qui n'ont jamais gagné leur vie "à la sueur de leur front"» (JSF 31). Comme Sarah, Isabelle jouera à l'inceste, séduisant ses cousins l'un après l'autre. L'un d'eux songe à elle:

La petite cousine, ma cadette de deux ans, n'a jamais été une oie blanche. Je l'ai déjà trouvée diablement jolie. Elle nous a fait marcher, nous ses cousins. Il n'y a pas que moi qui ai failli la "connaître", comme ils le formulaient dans les Ecritures (JSF 73).

Désirant garder la paix au sein de sa famille, la grand-mère d'Isabelle la renvoie du pays, prétextant les vacances alors qu'il s'agit d'un exil: «Un vrai tour de prestidigitation [...] Il y avait une fille, là, dans cette maison. Une trop grande fille. Un tour de passe-passe. Elle n'y est plus [...] Il fallait mieux la surveiller. Comme le lait sur le feu» (JSF 49). Isabelle, cette fille «[p]ourrie, gâtée» (JSF 129) et sans peur, est exclue de l'intrigue du roman<sup>11</sup>, mais réapparaît à la toute fin de l'histoire. Toujours indépendante et impudente, elle ramènera un souvenir audacieux de son séjour en France:

Avant de repartir pour Montréal, elle a été contrainte de passer par l'Ambassade, à Paris, avenue Montaigne. Pour enregistrer la venue de son fils. Un bel enfant pesant p̄sque quatre kilos à la naissance. Déclaré comme né de père inconnu, revendiqué avec fierté par sa jeune mère Isabelle (JSF 140).

Que conclure des destins de ces filles sans peur qui apparaissent à travers les romans de Bosco? Elizabeth et Danielle, qui sont contentes de s'intégrer dans leur communauté, auront des vies normales et heureuses. Chez elles, l'absence de peur est positive, les poussant à réussir dans tout cadre de vie. Les autres, qui se rebelleront contre les attentes de leur milieu, auront des sorts qui reflètent leur niveau de force et de confiance en elles-mêmes. Sarah Lévy et Isabelle Battiferi, qui se moquent des conventions sociales, vivront à leur propre manière, loin des protagonistes angoissés des romans de Bosco. D'autre part, Janet Murray et France Deschênes ne trouveront ni la force de combattre ou fuir leur milieu oppressif, ni de continuer à vivre sans se soucier des opinions d'autrui; pour elles, qui n'ont pas su craindre le pouvoir suffoquant de l'opinion publique, la mort sera la seule issue d'une situation devenue intolérable.

## La transmission de la peur

Aveuglés d'impuissance, liés par des peurs obscures et souter-raines, nous nous traînons en vain au-devant du jour qui vient<sup>12</sup>.

Dans le premier chapitre, nous avons examiné les sources de diverses peurs des personnages de Bosco. Chez Hélène, par exemple, la peur des hommes et des relations sexuelles est dérivée de l'attaque sexuelle qu'elle a endurée à New York. Mais pour d'autres personnages, la peur ne vient d'aucun événement subi ou observé ; elle est contractée, tel un virus. La peur qui se transmet telle une maladie contagieuse est très répandue dans l'œuvre romanesque de Bosco.

Il est également important de noter que la peur devient un outil ou une arme chez certains personnages de Bosco. Ces personnages reconnaissent que faire peur, c'est gagner du respect et du pouvoir, et ils cherchent à effrayer pour atteindre leurs buts, ou tout simplement pour pouvoir vivre comme ils veulent sans interférence de la part d'autrui.

«La peur est-elle contagieuse?» (SS 114) se demande Sara Sage. Pour bon nombre des personnages de Bosco, la réponse est affirmative. Le plus souvent, la peur se transmet d'une génération à la suivante dans une même famille. Ainsi, dans *Un amour maladroit*, Rachel attribue sa timidité accablante à sa mère, qui «réussit [. . .] à [insuffler à sa fille] une subtile peur de la vie et du destin qui [l]'attendait» (AM 10). La peur de Rachel augmente au contact prolongé de sa mère: «[j]e commençais à devenir peureuse comme un lièvre. Auparavant, je ne faisais pas de difficulté pour descendre chez la crémère mais, lorsque le soir se mettait à tomber, je me sentais envahie d'une crainte irraisonnée» (AM 15). Sous l'influence de sa mère paranoïque, la peur de Rachel s'intensifie à vue d'œil, ce qui fait dire à sa grand-mère: «[i]l n'est pas bon de vivre toujours dans un monde sans homme [...] les femmes y deviennent craintives comme des biches» (AM 16). La mère de Rachel n'est pas la seule à transmettre ses peurs à son enfant. Dans *Confiteor*, la narratrice se souvient de l'extrême peur de vieillir chez les femmes de sa famille et conclut: «C'est donc d'elles que j'ai dû hériter mon omniprésente peur de l'âge» (C 57). De génération en génération, les membres d'une famille transmettent la même crainte de parent à enfant. Dans *New Medea*, Jason prend douloureusement conscience d'avoir perpétué en ses fils la peur venue de son propre père:

il craint d'effrayer les enfants. Parfois, un soupçon le saisit. Cette peur que son propre père lui inspirait, voilà qu'il semble l'avoir transmise à ses fils. Les enfants le craignent. Depuis quelques mois, il s'en doute (NM 45).

Sans le vouloir, Jason a continué le cycle du père qui terrifie ses enfants; le regret de Jason fait penser que peut-être son père, lui aussi, n'avait été qu'un autre maillon dans cette longue chaîne de peur.

Ce n'est pas uniquement de parent à enfant que se transmet la peur. Chez d'autres personnages de *Bosco*, la source de la contagion est la société dans laquelle ils vivent<sup>13</sup>. Cette épidémie de peur partagée par toute une société arrive à l'époque de la guerre, quand «[l']univers adulte est plongé à son tour dans le désordre chaotique des cauchemars enfantins. Les règlements en vigueur, les ordonnances policières sont dépassés. L'âge de raison est hors de saison» (AM 53), comme le constate la jeune et terrifiée Rachel. Décrivant les marques de la peur sur les visages des gens comme s'il s'agissait des taches d'une peste, Rachel évoque la panique débordante du peuple français face à l'invasion nazie:

Bientôt, sur les visages de chair, les signes de la peur et les stigmates de l'angoisse apparurent, coïncidant avec des nouvelles de plus en plus vagues et laconiques, où il était toujours question de replis stratégiques; visages meurtris, amenuisés, de tout un peuple de femmes et d'enfants, tandis que la France semblait perdre forme et consistance (AM 56).

Une vague de peur submerge le pays, et Rachel est emportée par la force émotionnelle de ce sentiment ambiant. La narratrice de *Confiteor* et de *Bis* discute également de la peur inoculée par la société. Au sujet de la peur transmise de manière systématique, elle remarque avec ironie: «Je suis de la génération à qui l'on a insufflé la peur du "péril jaune" et c'est la peste brune qui nous est tombée dessus» (C 60). La société française semble avoir inculqué à ses jeunes une peur xénophobe, bien qu'elle n'ait pas prévu l'attaque des Nazis. Dans *Bis*, la narratrice continue l'examen de cette peur inspirée par la guerre et décrit l'effet paralysant que celle-ci a eu sur sa vie et sur celle de ses amis:

La vie n'était pas vivable, nous nous le répétions, avec la plus grande bonne foi et restions là, assis, à parler, interminablement, comme

rejoints enfin par la grande peur qui avait été la nôtre et sans doute, surtout, celle de nos parents (B 46).

Pour la narratrice et ses amis juifs, la vie après la guerre est empoisonnée par la peur qu'ils ressentent depuis l'occupation nazie. Ayant vécu au sein de la société française à l'époque de la deuxième guerre mondiale, il leur est impossible de ne pas ressentir cette peur transmise par toute la population française.

La peur peut aussi servir d'arme ou d'outil. En intimidant ou effrayant les autres, certains imposent leur volonté à autrui. Dans *La femme de Loth*, Claude cherche à intimider Héléne pour la contrôler<sup>14</sup>. Jouant à l'amoureux, il séduit et effraye à la fois:

Ses caresses étaient brutales. Ses gestes sans douceur. Quand il m'enlaçait, ses mains sur ma gorge, je pensais aux prédictions de Danielle. Une légère pression aurait suffi à m'étrangler. "Je te fais peur", affirmait-il (FL 164-65).

Après leur mariage, Héléne est déroutée par la cruauté brutale de Claude, qui cherche à la mettre enceinte pour légitimer leur union; elle se sent impuissante et prise au piège. Incapable de lui échapper dans la ville étrangère de Paris, elle exprime sa peur et sa haine: «"Je hais cet homme. Je le hais. Je le méprise". A travers lui, j'[ai] peur de détester, à mon tour, tous les hommes» (FL 212). Héléne trouve le courage de résister à Claude seulement après avoir fait une fausse couche, ce qui la libère de l'enfant qui l'aurait liée à jamais à cet homme impitoyable.

D'autres romans de Bosco reprennent ce thème de la manipulation à travers la peur. Médée, qui ne peut supporter la possibilité de perdre son mari, le garde auprès d'elle en empoisonnant ses fils chéris: «Médée n'hésitait pas à "trafiquer" leur nourriture. Aussitôt, les troubles nerveux, les convulsions recommençaient. Jason, à nouveau inquiet, rentrait vite et tôt à la maison» (NM 36). Après avoir subi une hystérectomie, Médée perd la capacité de mettre au monde d'autres enfants et se sent gagnée par une dépression qu'elle dissimule soigneusement: «Elle cache sa faiblesse pour que Jason craigne encore son ancienne puissance. Il ignore qu'il se trouve devant une femme vaincue, impuissante. Stérile. Vieillesse» (NM 52). Le pouvoir de Médée vient de la capacité qu'elle a d'effrayer son mari en contrôlant la santé de leurs enfants.

Dans Charles Lévy, m.d., Bosco nous présente un couple où chacun a recours à la peur pour tenter de contrôler l'autre. Charles, qui ne veut point voyager avec sa femme, cherche à manipuler le choix d'une destination en provoquant de l'inquiétude : «Cuba. En vain, j'ai essayé de l'effrayer. La chaleur, les moustiques, l'inconfort, les communistes» (CL 53). Charles soupçonne des tactiques pareilles chez sa femme et la croit capable de feindre la mort pour l'alarmer:

Ma femme dort comme une morte. Aussitôt la tête sur l'oreiller, le sommeil la prend, la terrasse. Pas un geste. Je guette son souffle. Serait-il possible qu'elle soit vraiment morte? Je me retiens pour ne pas la secouer, l'appeler. Elle joue peut-être à me faire peur, à surprendre mes réactions (CL 36).

Ne comprenant guère sa femme bourgeoise et superficielle, Charles présume qu'elle cherche à le manipuler par la peur, comme il tente de le faire avec elle.

Minerve, fille du puissant Zeus, apprend tôt qu'on peut accroître son pouvoir et se faire respecter en faisant peur. Se comparant à son redoutable père, elle se moque de ses diatribes tyranniques:

A coups de foudre, de tonnerre, tu t'imagines régner grâce à la puissance de ta colère, par la terreur. Trompeuses forces qui ne réussissent qu'avec les faibles. Ma parade à moi est autrement meurtrière. Rien ne sème une plus authentique terreur que cette timide folie que j'entretiens fidèlement (PZ 14-15).

Observant les luttes pour le pouvoir au sein de sa famille, Minerve apprend que la peur est une arme avec laquelle on peut s'arroger l'autorité:

Combats sauvages et déloyaux. Imbrolios des frères et sœurs ennemis. Toujours il faut combattre, tuer, régner par la peur et le prestige (PZ 32).

Si Minerve comprend que le pouvoir de Zeus est lié à sa capacité de faire peur, elle est néanmoins ébranlée quand il tourne cette arme contre elle. Croyant qu'il la punit en mettant le feu à son cerf-volant, Minerve est terrifiée par la puissance maléfique de son père:

Je tremble de frayeur et de froid. J'ai horreur de ces feux que tu n'allumes que pour me terrifier et m'humilier. Pour me prouver que toi seul peux appliquer la loi qui est crime pour les autres (PZ 49).

Pour la narratrice de Confiteor comme pour Minerve, la capacité de faire peur est liée au respect qu'autrui a pour nous. Se plaignant de son impuissance, la narratrice décrit tristement le cercle vicieux que vivent les vieilles femmes:

Alors les sages créatures que nous devrions être devenues se métamorphosent en harengères grognonnes, vitupérant tout ce qui ose se planter sur notre chemin, nous barrant la route, et nous devenons d'autant plus grincheuses que la force, l'adresse, la souplesse nous manquent et que nous ne faisons plus peur à personne (C 104).

Les vieux, qui subissent le manque de respect d'autrui, deviennent de plus en plus méchants et tentent désespérément d'inspirer la peur à ceux qui les traitent avec insolence. La narratrice médite sur le destin qui attribue et retire le pouvoir selon sa force et sa capacité de faire peur et songe au pouvoir qu'elle a maintenant perdu:

Tous, à tour de rôle, nous nous conduisons en cruels et aveugles despotes qui ne connaissons que le puissant désir de nos propres désirs, qui refusons de prêter une oreille, un œil, même un moment, à ceux qui nous le demandent avec tant de douceur gentille, qui n'osent pas élever la voix, eux, car ils ont peur de nos cris, de ce sacré caractère qui leur fait la loi depuis si longtemps (C 107).

Comme elle ne fait plus peur à personne, la narratrice de Confiteor doit se résigner à perdre le respect et le pouvoir qu'elle a autrefois connus.

### **Les effets de la peur**

*Le salaire de la peur paraît, de jour en jour, plus exorbitant. Je paie comptant<sup>15</sup>.*

La peur qui hante la plupart des personnages de Bosco ne leur permet nulle relâche et c'est à tout moment qu'ils souffrent des effets de l'angoisse et de la peur. En plus des afflictions physiques qu'ils endurent, des cauchemars affreux les empêchent de se reposer la nuit. Chez

plusieurs, la peur implique une honte profonde qui empêche la communication avec autrui. Or, une telle communication pourrait les aider à mieux comprendre et même à dompter leurs peurs. Outre ces effets physiques et psychologiques, la peur entraîne des conséquences graves pour tout personnage de Bosco et les empêche de vivre librement et de trouver un bonheur authentique.

Bien que les personnages de Bosco se concentrent davantage sur les effets émotionnels de leur crainte et de leur angoisse, ils décrivent avec précision les symptômes physiques de l'angoisse et de la peur<sup>16</sup>. Ainsi, Rachel évoque «le cœur battant à se rompre» (AM 20), phénomène suscité par sa panique, ainsi que la «gorge contractée» (AM 30) qui la rend muette de peur<sup>17</sup>. Hantée par une anxiété perpétuelle, Rachel se plaint de «l'angoisse sourde» (AM 119) qu'elle ressent à tout moment. Hélène, la narratrice introvertie de *La femme de Loth*, évoque les «sueurs froides» (FL 189) qui la hantent avant son mariage avec Claude et met en scène sa réaction à l'attaque effroyable qu'elle a subie à New York : «“Nous allons jouer au Papa et à la Maman”. Cette phrase, ricanée, mettant le comble à l'horreur, me donna la force de crier» (FL 58-59). Hélène, rendue normalement muette par la peur, est poussée par son assaillant à une panique qui éclate en un hurlement de terreur. Charles Lévy, se souvenant des chauves-souris qui l'ont terrorisé pendant sa jeunesse, évoque les manifestations de cette même peur chez sa jumelle: «Comme tu as peur. Tes mains tremblent. J'entends tes dents claquer» (CL 12). Cora, la nourrice dans *New Medea*, est perturbée par le fait que le petit Jean «gémît d'angoisse» en son sommeil (NM 27), et elle court le consoler. Sara Sage, malgré sa réputation épouvantable<sup>18</sup>, se sent «[g]lacée. Clouée de peur. Pleine d'inertie» (SS 114). Elle décrit également la nausée qui accompagne l'angoisse et la terreur qui l'atteignent après la mort de Charlie: «Mon cœur se soulevait, littéralement, d'horreur» (SS 64). Selon Rachel, la peur peut même tuer. Après la mort de sa grand-mère, elle affirme avec horreur qu'«[e]ntourée des siens, [sa grand-mère] aurait sans doute lutté davantage. C'était de peur - et dans une solitude absolue - qu'elle était morte. Pour moi, cela ne laissait aucun doute» (AM 108). Pour les personnages de Bosco, la peur constitue un danger physique qui menace leur santé ainsi que leur équilibre émotionnel et psychique.

Les personnages de Bosco ne peuvent jamais échapper à leur peur et à leur angoisse et la nuit, leurs craintes surgissent dans des cauchemars

perturbants et épuisants. Plusieurs mentionnent ces rêves terrifiants. Minerve, par exemple, évoque ses cauchemars qui reviennent souvent:

Tant de rêves horribles. Chaque nuit, sans faute, je me réveille en nage, dans l'angoisse et la peur (PZ 143).

Comme Minerve, Charles Lévy souffre d'«étranges sommes qui [l]e terrifient et [l]e laissent transi» (CL 47). Dans ses cauchemars, on fête son cinquantième anniversaire, et l'horreur réside dans le fait qu'il sait qu'il ne verra jamais ce jour. Rachel, hantée par des rêves effrayants, devient obsédée par l'attente anxieuse de ses cauchemars: «La nuit, je faisais d'atroces cauchemars. Tout le jour, j'attendais l'oubli du sommeil, ces quelques heures bienfaisantes où je pouvais me laisser sombrer dans le noir. J'en vins à les craindre plus que les journées» (AM 107). Cherchant désespérément à se réfugier dans le sommeil, Rachel proteste avec détresse que «[t]out [lui] est interdit. Nuit après nuit, [elle] retrouve seulement l'angoisse, fidèle compagne tenace et entêtée» (AM 187). La peur qui la hante pendant le jour persiste également dans ses rêves:

On ne peut jamais tuer la peur. Fidèles, chaque nuit, les cauchemars reviennent. La lutte recommence. Les souvenirs enterrés à grands frais vivent d'une nouvelle vie, plus vivace que l'ancienne. Je retrouve les remords oubliés et les regrets des lâchetés passées. Au lieu de l'oubli, le sommeil ne m'apporte qu'un surplus de soucis (AM 116).

Tourmentée par ses rêves pendant toute la nuit, Rachel ne peut éviter leur arrière-goût lorsqu'elle se réveille : «Une masse pesante de cauchemars obscurcissait chaque matin. Avec des précautions infinies il me fallait les écarter. Une anxiété qui me secouait le cœur leur succédait. La nausée suivait» (AM 136). Poursuivie nuit et jour par sa peur et par son angoisse, Rachel est épuisée par sa lutte constante contre ses émotions. Sara Sage souffre également de rêves terrifiants qui perturbent son sommeil:

J'avais peine à respirer quand je m'endormais - enfin - car le sommeil finissait quand même par me gagner. Je tombais dans des cauchemars d'une grande violence et d'une absolue terreur. Je me réveillais en sursaut, en nage» (SS 22).

En proie à ses cauchemars constants, abattue, Sara finit par recourir à des drogues pour pouvoir dormir en une paix relative:

Un médecin gentil, ou inconscient - peu m'importait -, me fournissait les tranquillisants qui dépeuplaient mes nuits. Aucune image pour me hanter. C'était vraiment la nuit, pour moi, dans le noir - une nuit morne, sans étoiles, sans lune ni même image. Je me disais que ce serait ainsi, plus tard, quand j'aurais vraiment terminé mon temps (SS 67).

En plus des symptômes de la peur, les personnages de Bosco sont tourmentés par une honte profonde car, envahis à tout moment par l'angoisse et par la peur, ils croient être lâches. Le philosophe Alain présente ainsi ce lien entre la peur et la honte : «le mal de la peur, c'est la contemplation d'une déchéance ou d'un désordre, hors de soi, en soi. Il y a une grande honte dans la peur»<sup>19</sup>. Cette honte en pousse certains à cacher leur peur d'autrui, ce qui les prive fatalement de l'appui des autres. Or, c'est autrui qui, à travers une écoute attentive et compatissante, pourrait aider ces personnages à comprendre et à combattre leur peur.

Plusieurs personnages de Bosco notent un lien entre la peur et la honte. Rachel, dans *Un amour maladroit*, se souvient des années difficiles qu'elle a passées pendant la guerre : «Il fallait végéter dans la honte et la peur» (AM 69-70). De même, face à sa fille confuse, Charles Lévy se plaint de son impuissance humiliante: «Je tombe dans le mensonge de ma peur et de ma défaite. Je ne peux que me taire, honteusement» (CL 118). La narratrice de *Confiteor* évoque la peur cachée de ses parents, qui cherchaient toujours à dissimuler les objets de leur angoisse: «On ne parlait pas de ces "choses", on les cachait comme des maladies honteuses et secrètes» (C 51). Hélène, narratrice de *La femme de Loth*, s'identifie à la peur ignominieuse d'un personnage historique accusé de lâcheté avant son exécution:

Tout le monde trouve la du Barry ignoble, se raccrochant aux barreaux de sa prison pour ne pas être traînée à l'échafaud. On dut lui couper les doigts, paraît-il, avant de lui trancher la tête. Je la comprends. Il n'y a pas de lâcheté, de bassesse dont je n'aie été capable (FL 247-48).

Honteux de leur peur, ces personnages la cachent du monde entier. Quand les peurs de la jeune Rachel augmentent à cause des histoires

terrifiantes racontées par sa mère, elle ne les discute avec personne, préférant inventer des excuses pour éviter les situations qui l’effrayent :

Auparavant, je ne faisais pas de difficulté pour descendre chez la crémière mais, lorsque le soir se mettait à tomber, je me sentais envahie d’une crainte irraisonnée. Tous les prétextes m’étaient bons pour me dérober. Ma grand-mère m’accusa d’abord de me montrer de moins en moins serviable jusqu’au jour où elle finit par comprendre la vérité (AM 15).

Minerve, comme Rachel, dissimule les craintes qu’elle considère des défauts :

Solitaires demeures cachant mes peines et mes effrois. Je suis si sage que nul ne s’en doute (PZ 87).

Sara Sage, pour camoufler ses peurs, agit avec un faux courage, surtout avec les hommes : « Pour montrer que je ne craignais rien, je sortis avec lui » (SS 43). Ne supportant point la condamnation d’autrui pour sa peur, Sara préfère agir comme si elle ne la connaissait pas. De même, la narratrice de *Confiteor* décide qu’il vaut mieux feindre la confiance que révéler sa peur : « il faut beaucoup rire, et montrer que l’on est demeurée intrépide alors que toute notre vie [...] n’a été nourrie que de craintes et de terreurs et que tout nous faisait peur et nous accablait » (C 100).

Malheureusement, les tentatives de dissimulation des personnages principaux de *Bosco* semblent justifiées par la réaction de ceux qui découvrent leur peur. Ainsi, quand Rachel confie son angoisse à son amant québécois, Yves se moque de ses peurs qu’il croit exagérées : « Yves se riait de mes craintes. Je ne pouvais lui faire comprendre cette terreur quasi physique que l’on peut porter en soi » (AM 178). Loin d’offrir à Rachel du confort ou de l’empathie, Yves « se moquait de [s]es “fantasques peurs d’écorchée” » (AM 176) ; enfin, la jeune femme traumatisée devra choisir entre la dignité qui lui reste et cet homme cynique et sévère. Dans *Les infusoires*, Alain Deschênes apprendra également la nécessité de cacher ses peurs aux autres, et surtout à sa mère froide. Très jeune, Alain comprend qu’il vaut mieux ne pas partager ses craintes avec sa mère, qui « traiterait ses peurs, avec son habituel dédain des souffrances d’autrui, en ‘vapeurs’ de jeune homme » (I 37).

Chez certains personnages, la peur et l'angoisse se prennent une telle intensité que la vie devient invivable et que toute possibilité de bonheur leur est interdite. Certains se sentent étouffés par la peur, comme si elle les empêchait de respirer; ce sentiment d'être véritablement suffoqué par la force de sa peur et de son angoisse est relié au pouvoir que ces émotions ont d'empêcher la vie même. «Ligoté[s] par la peur» (CL 74), les personnages de Bosco se sentent tragiquement incapables de poursuivre le bonheur et encore plus de le trouver.

Plusieurs partagent ce sens d'étouffement par la peur. Dans *Un amour maladroit*, Rachel affirme que c'est la peur «qui nous empêche de goûter la vie, de respirer librement et à fond» (AM 10). La narratrice des derniers ouvrages de Bosco partage le point de vue de Rachel. Dans *Bis*, elle se plaint d'éprouver «tant d'angoisse qui empêche de vivre, de respirer» (B 7). Dans *Confiteor*, se sentant suffoquée de terreur, elle évoque son isolement et son angoisse:

seule la peur demeure, à demeure, une vilaine peur qui colore tout.  
Comme le nuage d'encre de la seiche, cela nous enveloppe, nous fait  
perdre tout goût, toute confiance, tout espoir (C 9).

La peur émousse toute sensation, ternit toute expérience, écarte toute joie que l'on pourrait connaître. Ne supportant plus de mener «une vie étriquée et inquiète» (AM 60), la narratrice de *Bis* décrit ses efforts impuissants à combattre son angoisse perpétuelle:

Et voilà que l'angoisse me saisit à nouveau, une angoisse comme une paralysie qui m'empêche de respirer. Pourtant j'ai mis au point tant d'exercices et de rituels pour l'empêcher de faire son apparition. L'énorme quantité d'énergie nécessaire pour la faire taire m'absorbe parfois toute entière [...] comment la nommer cette paralysie qui m'empêche de me lever, de faire un geste. Il y a des heures, parfois des jours entiers où elle sévit, reine et maîtresse, occupant le monde intérieur (B 121).

En concrétisant l'angoisse qui l'envahit et la tourmente, la narratrice nous engage dans sa lutte contre ses émotions, nous forçant à comprendre la gravité de sa lutte intérieure.

Détruisant la paix de la vie quotidienne, la peur devient également un obstacle au bonheur. Charles Lévy, qui regrette sa vie peureuse et triste, s'accuse d'avoir compromis toute chance de bonheur : «Quand as-tu

vécu, de ce qui s'appelle vivre, d'une vraie vie d'homme heureux dans sa peau, libre de ses mouvements?» (CL 73). De même, la narratrice de *Confiteor* se rend compte qu'en la poussant à éviter tout risque, sa peur a rendu impossible toute quête de bonheur:

la peur est souvent mauvaise conseillère et la mienne m'accompagne depuis si longtemps qu'elle m'a rendue sourde et aveugle. Bien plus que des autres, j'ai peur de moi, avec ma lâcheté foncière qui m'empêche de me conduire comme je le voudrais (C 32).

Pour Hélène, dans *La femme de Loth*, la peur et l'angoisse constituent un fardeau trop lourd pour lui permettre de suivre les autres vers un bonheur 'normal':

J'ai aspiré à ce bonheur de la majorité. J'étais une mauvaise voyageuse, ratant le paquebot pour la croisière rêvée. Encombrée de paquets, arrivant sur le quai au moment où il lève l'ancre. Avec un peu de courage, d'énergie, on peut courir, crier, escalader en hâte la passerelle. Je suis restée figée. Sur place. A agiter mon mouchoir (FL 149).

Chez certains personnages de *Bosco*, la peur devient ainsi un obstacle à la vie et au bonheur.

### Notes

- 1 Extrait de «Croquis d'été». *Bosco*, *Miserere*, p 60.
- 2 Stanley Rachman fait le commentaire suivant sur la nécessité de la peur: «The biological value of fear is made most apparent by considering the likely fate of a totally [...] fearless person» (1974, 102).
- 3 Paradis 1966, 242.
- 4 Ibid 243.
- 5 Michèle Mailhot remarque que les nombreuses similarités entre les deux sœurs soulignent les troubles psychologiques de Rachel: «Elizabeth, la sœur de Rachel, n'est-elle pas aussi une Juive élevée dans une famille déséquilibrée et persécutée par la guerre? Et pourtant, elle ne cède pas au marasme. Seule Rachel est atteinte

parce qu'elle porte déjà en elle un malaise à vivre, une inaptitude au bonheur» (1961, 20).

6 François Gallays attire notre attention sur la forte similarité entre les narratrices d'*Un amour maladroît et de La femme de Loth*: «Hélène et Rachel sont, non pas comme des sœurs, fussent-elles jumelles siamoises, mais comme deux masques derrière lesquels se profile, dirait-on, un seul personnage» (1984, 40).

7 Ibid 40.

8 La mort de Janet écrase tout espoir chez Carole: «Sans réellement connaître Janet, elle l'avait considérée comme symbole dans son monde intérieur. Cette mort signifie la fin de ses espoirs. Janet avait perdu devant la vie, elle qui avait tous les atouts en main. Carole s'est sentie alors battue d'avance, impuissante contre la morale bourgeoise, contre l'hypocrisie des uns et la poltronnerie des autres» (De Roussan 31).

9 Paradis 1966, 249.

10 Sarah représente ici le pouvoir de la séduction féminine qui s'oppose au pouvoir patriarcal traditionnel, symbolisé par les étudiants de la yeshiva. «Séduction et féminité sont inéluctables comme le revers même du sexe, du sens, du pouvoir [masculins]» (Baudrillard 10).

11 Dans *Le jeu des sept familles*, Bosco joue avec la narration; ce qui semble être une simple histoire racontée de façon chronologique est remis en question quand une narratrice omnisciente apparaît à la toute fin du roman et s'adresse directement au lecteur, parlant de ses «pseudo-personnages, marionnettes de ventriloque» (JSF 136). Soudain, l'histoire vraisemblable qu'on vient de lire est transformée en récit fictif et postmoderne d'une narratrice/auteur qui critique et commente son œuvre. Pour une discussion des divers types de 'récit', voir Genette, Figures III.

12 Extrait de «Quai de gare». Bosco, tiré de «Poèmes» *Europe* [Paris] (fév.-mars 1969), p 188.

13 David Scruton nous rappelle que la *plupart* de nos peurs nous sont transmises par la société ; il donne l'exemple de la peur du serpent: «my fear of the snake has been socially induced [...] It is quite possible that I have never before seen a living rattlesnake, and it is not necessary that I should have had any direct experience with one. I have learned about them through experience, of course, but

- the experience has not been with the snake at all; rather, it has been with other people [...] I react to their accounts of such animals and their meaning, and the way I should feel, and how I ought to react. The entire transaction is founded upon and made possible by shared symbols. That is the way humans live» (37).
- 14 Homme homosexuel qui éveille les sentiments de la naïve Hélène pour la tourmenter et pour mieux la manipuler, Claude semble contrôler à la fois les aspects masculins et féminins de la sexualité ; il est maître de la vie sexuelle et de la séduction. A ce propos voir l'ouvrage de Baudrillard intitulé *De la séduction*.
- 15 Extrait de «Règlement de compte». Bosco Ephémérides, p. 13.
- 16 Daniel Goleman énumère quelques symptômes physiques de la peur et explique ainsi leurs causes physiologiques: «With *fear*, blood goes to the large skeletal muscles, such as in the legs, making it easier to flee - and making the face blanch as blood is shunted away from it (creating the feeling that the blood 'runs cold'). At the same time, the body freezes, if only for a moment, perhaps allowing time to gauge whether hiding might be a better reaction. Circuits in the brain's emotional centers trigger a flood of hormones that put the body on general alert, making it edgy and ready for action, and attention fixates on the threat at hand, the better to evaluate what response to make» (6).
- 17 Voir le chapitre 3.1 pour notre discussion des effets métaphoriques de la peur: le silence, la froideur et la paralysie.
- 18 Rappelons que Sara Sage est confondue par Bosco avec la Sara biblique, veuve sept fois, dont les maris sont tués le soir de leur mariage par un démon. L'histoire se trouve dans les livres deutérocanoniques, Tobit 6-8.
- 19 Alain 304.